4° Z 9153
62

LETTRE

SUR

LES JARDINS ANGLOIS.

Sed rure verò barbaroque lætatur.
MARTIAL.

A PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de la REINE; de MADAME & de Madame la Comteſſe D'ARTOIS.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation & Permiſſion.

BIBLIOTECA NAPOLI

LETTRE

SUR

LES JARDINS ANGLOIS,

ADRESSÉE

AUX AUTEURS DU JOUNAL DE***.

Par Mr. L. L. G. D. M.

MESSIEURS,

Je viens d'hériter de mon pere, qui me laiſſe un château où tout eſt bon, mais où tout eſt antique. Il a été bâti, il y a environ cent ans, ſur les deſſins de François Manſart, & les jardins ont été plantés par Le Nôtre. Ce dernier a développé ſes talents dans un terrein de ſept cent quatre-vingt-cinq arpens, meſure de Paris, & n'a épargné ni les terraſſes, ni les beaux eſcaliers, ni les parterres en broderies, ni les quinconces, ni les eaux jailliſſantes, ni enfin, les labyrinthes, les charmilles & les allées allignées à perte

de vue. Tous les arbres ſont actuellement de la plus grande beauté & ont répondu à la bonté du ſol, comme au ſoin avec lequel le tout a été entretenu. Mon pere en faiſoit ſes délices & m'a dit que je n'avois qu'à jouir. Il auroit eu raiſon, ſans doute, ſi la jouiſſance de ce qu'on n'a pas créé ſoi-même pouvoit être agréable.

Laiſſerez-vous ſubſiſter ces Jardins-là, m'ont dit les amis qui ſont venus me voir l'Automne derniere ? il faut abſolument vous décider en faveur des jardins Anglois. Vous avez le ſite le plus heureux, le plus varié, des eaux naturelles, des pentes délicieuſes ; détruiſez-moi ces jets, ces caſcades, ces baſſins revêtus de marbre ; ſubſtituez-leur de ſimples ruiſſeaux dont vous prolongerez le cours, dont vous ſuſpendrez les eaux dans un endroit favorable pour vous donner des chûtes naturelles. Qu'à quelques pas de-là leur onde ſe partage & produiſe des iſles délicieuſes ; remplacez les marbres dont ces bords ſont revêtus par des gazons frais & délicats ; ſur-tout arrachez impitoyablement ces longues allées de charmille ; iſolez au hazard quelques groupes des plus beaux arbres, en obſervant de vous ménager ſans affectation les points de vue les plus pittoreſques, de manière qu'aucun ne reſſemble à un autre. Que des allées ſinueuſes & bien battues conduiſent vos pas d'une façon errante ; que des ſentiers qui y aboutiront en cent endroits, vous engagent à les ſuivre ; qu'ils égarent vos pas dans un maſſif majeſtueux & ſombre, après vous avoir fait côtoyer des buiſſons où la roſe double croît près du picéa, où le chevrefeuille ſe ſuſpend aux branches d'un orme tortillard, où le platâne étend ſon ſuperbe feuillage, & qu'enſuite le même ſen-

tier vous ramène ſur les bords de votre ruiſſeau dans l'endroit où il roule ſes eaux ſur le gravier le plus brillant. Comme vous n'avez ici qu'un ſable fin, même un peu limoneux, vos marbres concaſſés vous fourniront un gravier factice éclatant de mille couleurs que votre eau courante fera briller des reflets les plus agréables. Là vos yeux ſe portent ſur un ſaule pleureur qui ſur la rive oppoſée vous invite à aller rêver ſous ſon ombrage. Il ſemble vous promettre de vous rappeller les ſouvenirs les plus intéreſſants. Mais il n'y a point là de pont. Vous êtes obligé de ſuivre pendant cent pas le cours de votre ruiſſeau pour en gagner un que vous avez entrevu de loin. C'eſt un ſaule à moitié déraciné qui en fait la baſe; ſa ſolidité eſt déguiſée avec tant d'art que vous le traverſez en tremblant.

Il n'en eſt pas de même des ponts qui doivent répondre aux allées principales. L'un doit être l'ouvrage brut du Charpentier, l'autre un amas de rochers eſcarpés entaſſés de façon qu'ils forment un antre ſous lequel vos eaux roulent avec bruit. Un troiſième vous cachera en entier votre ruiſſeau ſous un rapis de verdure, & ce n'eſt que vingrs pas plus loin que vous le voyez reſſortir du baſſin d'une nouvelle fontaine.

Sur-tout n'admettez rien de régulier; qu'aucune partie ſymmétrique ne paroiſſe : *l'ennui naquit un jour de l'uniformité.* Dans vos jardins au contraire, le tableau ſeul de la belle nature doit parler à l'ame avec l'éloquence de la ſimplicité égayée par le ſaillant de la variété.

Que vos grandes allées ſoient trop peu larges pour qu'une nombreuſe compagnie puiſſe s'y promener ſur une même ligne, qu'elle ſoit comme

forcée de ſe partager. Alors chaque bande ſera réciproquement ſpectacle à l'autre, & au lieu d'un front de bataille marchant dans un pays dévaſté, vous vous figurerez voir les ombres négligemment errantes dans l'Elizée. Vos ſentiers tortueux vous offriront des grouppes agréables, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ils ſembleront même les multiplier. Si un maſſif les dérobe à vos yeux, une ouverture imprévue vous les rend dans une poſition différente. C'eſt ainſi que vingt perſonnes font plus d'effet, que cinquante dans vos rues de charmille où vous forcez les arbres à vous rappeller les portiques des villes & à ſuivre les regles de l'Architecture.

Eh mais, n'eſt-ce donc pas pour ſe délaſſer des Villes qu'on vient à la Campagne? Tout ce qui nous les rappelle ne doit-il pas en être banni? D'ailleurs le luxe des jardins ſymmétriques & décorés, ſemble exiger de ceux qui s'y promenent une certaine affectation de parure, tandis que nos jardins modernes nous diſent le négligé, le galant négligé eſt le coſtume qui nous eſt analogue; ſongez que vous êtes aux champs, voyez notre négligé à nous-mêmes. Ces troupeaux qui paiſſent, ces bœufs épars, la rencontre des Pâtres, des Bergers, des Bergères, le ſon des inſtrumens champêtres, tout doit vous rappeller naturellement à l'idée d'une paſtorale, à cette charmante & délicieuſe ſimplicité, le premier charme de la Nature, l'élément des ames ſenſibles.

Voilà ce que m'expoſoient mes amis, & je vous avoue que j'ai dit tout de ſuite, allons faiſons des jardins Anglois. La réſolution en a été priſe à table, le jour du départ de ma compagnie, & je leur ai promis des gazons & du champêtre pour l'année prochaine.

Le lendemain, ſeul avec mes gens, mon jardinier eſt venu me faire ſa repréſentation. Monſieur, m'a-t-il dit, eſt-il vrai que vous allez gâter vos jardins pour mettre tout en herbes? combien renverrai-je de garçons? Point, lui ai-je répondu il en faudra au contraire quelques-uns de plus. Il a paru étonné. J'ai voulu lui démontrer la ſupériorité des nouveaux jardins ſur les anciens, cette ame ſtupide n'en a rien ſenti. Ne voilà-t-il pas, a-t-il dit en hauſſant les épaules, que ce que j'ai appris ne ſert plus à rien, & que ceux qui n'ont rien appris vont montrer aux autres. Je ſçais bien une choſe que vous ne ferez jamais à l'Angloiſe toujours. Quoi donc, lui ai-je demandé? c'eſt, m'a-t-il répondu, les avenues de vos Châteaux. Cela n'eſt pas bien encore décidé, lui ai-je dit. Il a de nouveau hauſſé les épaules & eſt ſorti en me demandant grace au moins pour ſes potagers.

Un peu inquiet cependant de ce qu'un homme de ſon état avoit méconnu la ſupériorité des beautés naturelles, j'ai voulu ſçavoir ce qu'en penſeroit mon régiſſeur. Je lui ſçavois de la lecture, du talent, du goût, au-delà des gens de ſa claſſe; je l'ai fait appeller & me ſuis enfermé avec lui. Il m'a écouté ſans m'interrompre, & lorſque j'ai eu fini; Monſieur, m'a-t il dit, ceci ne m'eſt point nouveau, je lis même actuellement un livre écrit ſur ce ſujet, dans lequel ſe trouve le plan d'un jardin qu'on cite pour le modèle des modèles. Je l'étudie actuellement pour en connoître les beautés, que j'avoue n'avoir pas ſaiſies au premier coup d'œil. Je ſens qu'en ce genre la gravure eſt ingrate, & que le deſſin ne les rend que difficilement; il faut lire le livre en entier & avec attention pour s'y connoître. Les

premières pages m'ont amuſé. L'Auteur veut prouver que l'invention de ces jardins eſt due aux Chinois, & non aux Anglois, comme s'il importoit de quel pays vient le bon goût, & que la beauté eût beſoin de généalogie. Cet ouvrage cependant m'a donné des idées que j'ai jettées au hazard ſur le papier, & dont j'aurai demain l'honneur de vous faire part, ſi vous le trouvez bon. J'ai accepté ſon offre avec plaiſir, & lui ai donné mon heure pour le jour ſuivant.

A l'heure indiquée il eſt entré chez moi avec deux plans qu'il tenoit à la main. Monſieur, m'a-t-il dit, en les poſant ſur la table, pour qu'une choſe ſoit belle, il faut je penſe, qu'elle ſoit une; que toutes les parties ſoient vraiement ſes parties, & qu'elles ayent entr'elles une convenance, telle que chacune ſe rapporte au tout. Ainſi dans le corps humain chaque membre à rapport à la tête, & la diſſemblance qui eſt entr'elle & les pieds eſt préparée inſenſiblement par les parties du corps qui ſont entre l'une & l'autre. Aucune ne s'éloigne ſubitement de la forme de l'autre, ſans quoi au lieu de la beauté qui réſulte des ſeules proportions, on verroit renaître le monſtre dont parle Horace dans ſon Art poétique.

Cette citation ne doit point ici vous paroître déplacée, puiſqu'il eſt certain que la Poëſie a donné les premières idées des jardins modernes.

Si donc un Château, où l'art & la régularité ſe font ſentir juſques dans chaque pierre de l'édifice, eſt placé ſans moyen au milieu du bocage le plus agréable, n'a-t-il pas l'air d'une pièce totalement détachée? ne ſemble-t-il pas être tombé du Ciel? On demanderoit volontiers par quel

hazard ce Palais ſe trouve-t-il donc-là ? par quel enchanteur y a-t-il été tranſporté ?

En effet, depuis que de fortereſſes qu'ils étoient, les Châteaux ſont devenus des Hôtels, il faut au moins qu'il ſe trouve un intervale qui nous conduiſe de la Ville à la Campagne, puiſque vous voulez être à la Campagne. Or cet intervalle, ce paſſage, quel eſt-il ? c'eſt une terraſſe ornée de vaſes & de ſtatues, de vaſtes & ſuperbes perrons, un parterre bien peigné, des tapis de gazons réguliers, des allées alignées, leſquelles perdant par une gradation nuancée l'appareil de la décoration, ſe terminent à vos boſquets agreſtes. Alors on eſt cenſé avoir été de la Ville à la Campagne, & l'on jouit délicieuſement (ſi toutefois la ſituation de notre ame y eſt diſpoſée) de cette émotion délicate que donne le ſpectacle de la nature riante. Voilà comme je conçois que les jardins Anglois peuvent faire beauté.

C'eſt d'après cette idée que j'ai croqué le plan que voici. Il a l'avantage de conſerver les chefs-d'œuvre de l'art, en les ſubordonnant toutefois aux beautés de la nature. On traverſe, en admirant les parties que les talens ont enrichies, pour aller jouir de celles où la nature brille de ſes ſeuls attraits. Vous acquérez, vous vous enrichiſſez d'un nouveau genre, ſans perdre ce que l'ancien a de réellement beau, & vous profitez des deux à la fois.

Au lieu de cela, n'admettre que le genre nouveau en excluant totalement l'ancien, tel agréable que puiſſe être le premier, ce n'eſt point acquérir, c'eſt tout au plus ne point perdre.

Qu'on diſe que l'art des jardins eſt chez nous

dans ſon enfance, que nous ſommes loin de la perfection, que nous avons eu de bons Architectes, d'agréables Deſſinateurs, & qu'il n'eſt point encore né parmi nous un vraiment bon jardinier; j'en conviendrai. Que, comparant les progrès de l'art du jardinage à ceux de la muſique en France, on appelle Le Nôtre le Lully des jardins; le parallele peut être juſte. Eh bien! qu'il paroiſſe un Rameau, je ſuis sûr qu'il vous dira avec moi, dans ce qui exiſte, il y a des beautés reconnues de toutes les Nations, avouées par le bon goût, & qu'il ne faut pas replonger dans l'oubli. Eh! pourquoi rétrécirions-nous de notre propre mouvement le cercle de nos jouiſſances, dans le moment où il ſe préſente un moyen de l'étendre?

Voyez, Monſieur, ſi ce plan qui répond à mes idées, pourroit quadrer avec les vôtres. Je le crois plus agréable qu'un purement Anglois; toujours eſt-il infiniment moins deſtructeur & moins diſpendieux. Les deux genres ſe trouvent réunis, & ſelon ma manière de ſentir, la jouiſſance du dernier n'en eſt que plus piquante & plus agréable, par la manière dont ils ſont contraſtés.

Il faut être de bonne foi. On ne peut ſe diſſimuler, ce que cette nouveauté a d'agrémens. Il ſemble en s'y promenant qu'on diſe, ceci n'a coûté ni peines, ni ſueurs aux malheureux; n'a point dérangé les affaires du maître; la Nature a voulu ſans frais contribuer à ſes plaiſirs, elle s'eſt embellie par reconnoiſſance: un lieu chéri par la nature, eſt un lieu fait pour le bonheur. Ceux qui ont vu le premier état des choſes admirent comment le parc autrefois ſtérile fournit à préſent des pâturages nouveaux & tourne au profit de la

ſociété ; tout éloigne l'idée de gêne & de contrainte, on éprouve d'autre ſenſation que celle d'un calme pur & tranquille qui rafraîchit l'ame ; cet air de ſimplicité nous plaît, & les beautés de l'art ne font que nous étonner ; enfin, notre deſir eſt ou ſemble être rempli, car on ne vient point aux champs pour admirer, mais pour jouir de cette douce tranquillité inconnue dans le ſein tumultueux des Villes.

Voici actuellement un autre plan. C'eſt une idée toute différente & purement champêtre. Il n'exiſte des bâtimens que l'avant-cour. Ce que vous voyez au milieu n'eſt point un Château. Ce Pavillon quarré eſt un Temple dédié à Comus. Il eſt décoré de ce que l'Architecture a de plus pompeux. Un Temple peut exiſter iſolé au milieu d'une Campagne ſans faire diſparate. Un demi ſous-terrein forme & les Cuiſines & les Offices ; au-deſſus eſt un ſuperbe Sallon ſervant de ſalle à manger ; quatre Cabinets pris dans les quatre angles forment de petits ſallons de jeu pendant le ſervice & après le repas ; & le Château fait pour loger vingt maîtres eſt métamorphoſé en vingt chaumières iſolées, diſperſées dans le bocage, chacune dans une poſition différente.

Chaque chaumière offre un extérieur ruſtique, mais dans ſon intérieur eſt proprement diſtribuée, meublée & arrangée. Chacune a ſon logement pour les maîtres & pour les domeſtiques ; chacune a ſon petit jardin fermé de haies & de foſſés ; chacune a ſon étable & ſa vache, ſa bergerie & cinq ou ſix moutons, quoique le même Pâtre & le même Berger ayent ſoin du tout. Chaque maître peut y reſter le temps qu'il lui plaît, & la cloche du dîner ne raſſemble au Sallon

que ceux qui veulent s'y rendre. Les viſites qu'on ſe fait le matin ſont autant de promenades agréables; chaque jardin garni des fleurs de la ſaiſon embaume l'air & ſe joint à l'odeur qu'exhalent les arbriſſeaux à fleurs, épars dans les maſſifs.

Ce n'eſt plus un Château comme vous voyez, mais un joli hameau habité par la meilleure compagnie ; ce qui produit une image plus riante & plus vivante qu'un bâtiment de vingt-cinq croiſées de face. Tout y reſpire la liberté, notre ami ſe croît propriétaire de ſa chaumière, ſe figure être chez ſoi, ferme & ouvre ſa barrière à ſa volonté, & ne s'habille que pour ſe rendre au Sallon. Chacun a ſa petite Bibliotheque particulière ; c'eſt au Sallon qu'eſt le catalogue général, il indique dans quelle cabane eſt chaque livre pour pouvoir ſe les prêter réciproquement.

On ne peut ſortir ſans trouver une autre perſonne qui ſe promene de ſon côté, une autre qui lit auprès de ſa barrière; tout juſques aux Domeſtiques qui vont en commiſſion, contribue à donner un air vivant à ce réduit champêtre. La cabane qu'on trouve ſur ſes pas inſpire le deſir d'y entrer. L'une offre les fleurs que n'offre point l'autre. Le verger de l'une n'eſt point le verger de l'autre. Dans l'une on cultive des légumes que le ſol ou la ſituation ne permet point de cultiver dans l'autre. Toutes ont cependant leur verger, leur potager, leur parterre, leur treille, leur eſpalier. La vigne n'y eſt point aſſujettie ſur des cerceaux de fer, elle y forme des berceaux naturels, elle paſſe des branches d'un prunier aux branches du prunier voiſin, où ſuſpendue ſur des roſeaux, paroît en tapiſſant les murs du midi étendre volontairement ſes rameaux flexibles pour

ıronner le pêcher qui développe & fait briller pourpre de ſes fruits.

Combien ce ſpectacle n'eſt-il pas plus gai que s murs répétés des potagers que vous êtes tou-urs obligés de loger quelque part ? Car remar-ez que dans ce ſecond plan, les fleurs, les uits, les légumes, tout y trouve place, tandis ue dans vos jardins Anglois ils ſont impitoyable-ent exclus. Il ſembleroit qu'en les faiſant l'hom-e ſe fût oublié lui-même pour ne s'occuper ue de l'animal qui broute & qui rumine ; mais ourquoi diſſimuler nos beſoins ? vivons-nous de air du temps ? qu'ont donc de difforme un po-ıger bien cultivé, un eſpalier bien paliſſé, des rbres courbés ſous le poids des fruits ? Otez les uis, les ifs, j'y conſens ; ces arbuſtes ſerviles, etraite aſſurée des inſectes, ont aſſez long-temps ›béi au ciſeau, pour n'offrir que des formes bi-:arres & toujours groſſièrement faites, que Pope . ſi plaiſamment tournées en ridicule dans ſon 1°. 173 du Mentor moderne ; mais rendons hom-nage à Flore, & ne payons point Pomone d'in-ratitude.

Vous voyez encore ſur le ſommet de cette :olline un ſecond Temple. La Statue de Pégaze ›lacée au-deſſus de cette fontaine vous annonce ju'il eſt dédié à Apollon ; c'eſt une Salle de ſpec-:acle & de bal, & un joli Sallon de muſique. On y ›arvient en traverſant un joli boſquet de myrthes & de lauriers, & la terraſſe qui regne autour offre aux yeux l'enſemble du bocage.

Je ne vous diſſimulerai point, Monſieur, que cette idée me plaît au point de deſirer de la voir réaliſer au moins en partie. Je me repréſente cet effet comme le plus varié & le plus pittoreſque.

Je crois voir ſortir des cabanes, qui ſont près des ruiſſeaux, toutes ſortes d'oiſeaux aquatiques, entendre dans celles à mi-côte le chant des coqs & des poules, celui des faiſans dans celles qui ſont ſur la colline, & le tout ſe joindre au concert des oiſeaux de toute eſpèce que l'ombrage y attirera & que le bruit du ſalpêtre n'effrayera jamais.

Tels ſont, me dit mon Régiſſeur, les deux plans que j'ai imaginés, & il les poſa ſur mon bureau.

J'ai goûté le premier, le ſecond m'a ſéduit, & je ſuis reſté dans une indéciſion, ſur laquelle je n'oſe prononcer. Je voudrois, avant de rien commencer, ſçavoir par la voie des journaux ce qu'en penſent les vrais amateurs des jardins Anglois, & quelles ſont leurs raiſons de décider; c'eſt pourquoi je vous prie, s'il ſe peut, de publier cette lettre aſſez à temps, pour que dès cette Automne je puiſſe mettre la main à l'œuvre. Le temps preſſe toujours dès qu'il s'agit de planter.

Je vous prie auſſi de me raſſurer ſur les propos de quelques perſonnes aſſez ſenſées, qui prétendent que ce goût ne peut pas durer; que les femmes ne ſçauront à quelle heure ſe promener dans les jardins Anglois; que dans le jour elles auront des rayons de Soleil terribles à eſſuyer dans mille endroits; que le ſoir la roſée des gazons gâtera leurs mules & leurs robes, & qu'elles finiront par dire où eſt l'ombre continuée des charmilles anciennes, ſans parler de celles qui en regretteront le myſtère? J'ai même déjà reçu une lettre d'une femme du premier mérite, qui, inſtruite de mes nouveaux projets, m'écrit: » Je ne ſçais ſi nous adop-» terons l'habitation d'une cabane, qu'on ne

» pourra quitter ſans avoir la pluie ou le ſoleil » ſur la tête. Si vous nous mettez à l'abri par des » berceaux couverts, adieu le jardin Anglois, » nous revoilà François. Si vous pratiquez des » galeries, la chaumière & la cabane devien- » nent des boudoirs. « Non, il y aura des chaiſes à porteur; voilà le remede.

Lu, & approuvé, ce premier Octobre, 1775.
CRÉBILLON.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 11 *Octobre* 1775, ALBERT.

De l'Imprimerie de GUEFFIER, rue de la Harppe.

627959